

Les Terrasses

LE DJINN ROUGE

NICOLAS BAUCHE



L'urbanisme d'Alger dicte au film sa structure chorale

Des bimbos dénudées et lascives tapissant les murs décrépis d'une cahute de fortune : c'est la décoration qu'on s'attend à voir davantage dans la chambre d'un adolescent que les hormones titillent que dans l'ancre d'un futur exorcisme en Algérie. Cheikh Lamine, qui s'esclaffe d'horreur devant ces créatures de papier glacé, l'a pourtant dit des centaines de fois au pauvre hère qui crèche sur cette terrasse et lui prête son chez-lui à la discrétion de tous : mais qu'il les enlève, ces maudits posters qui lui grignotent la vue et la morale ! Dans la pénombre, entre le religieux et sa patiente qui tombera le tchador pour découvrir son corps, il se liera un certain érotisme, avant que les coups ne pleuvent sur la jeune femme. Dans *Les Terrasses* (*Es-Stoub*), cette séance de *rouqya*, ce phénomène d'exorcisme en Algérie mais aussi en Égypte et en France, est révélatrice du regard de Merzak Allouache sur ses personnages. Un témoignage vibrant sur les attitudes, us et coutumes de ses contemporains entre modernité et rituels, comédie et drame. Depuis les années 90, la période noire de la montée de l'activisme islamique, les Algériens, en partie, ont retrouvé dans leur culture traditionnelle les clés d'un autre rapport social qui dit tout autant la complexité de leur nation que leur besoin de magie et de symbolisme fort, de légendes sur le mauvais œil et les démons. *Quid* alors des coups assés par le *râqi*, le praticien de la *rouqya* ? Voilà le meilleur remède pour faire déguerpir le djinn rouge, cet esprit malin qui envenime la sensualité de l'exorcisée et

l'empêche de ressentir tout plaisir de la chair avec son mari ! La faute incombe à la femme, pas à l'homme...

Déjà, chez le cinéaste Nadir Moknèche, en particulier dans *Délice Paloma* (2007), on voyait se dessiner un impertinent et capiteux portrait du sexe faible en porte-parole de l'Algérie. Le destin de la bien nommée Madame Aldjéria (incarnée par l'actrice Biyouna, dont la personnalité médiatique est à elle seule un manifeste de liberté et d'insolence politique) thématise les deux faces du pays, le visage orthodoxe de l'Islam et la modernité démocratique empruntée à l'Occident. Moknèche, sur le ton de la comédie, interrogeait le bien-fondé du code de la famille (et, *a fortiori*, le droit des femmes) mis en place depuis 1984 par le président Rabah Bitat et que les féministes, notamment Zohra Drif, son épouse, ont vivement critiqué. *Délice Paloma* s'émaillait de scènes caustiques et non moins dignes d'un brûlot. Il fallait voir Madame Aldjéria, propriétaire d'une agence qui monte des guets-apens avec des belles plantes pour faire tomber des maris volages, opiner du chef devant un avocat de sa connaissance. Et ce dernier de rappeler les éléments de ce fameux code hérités de la charia à une cliente, désespérée du sexisme des lois dans le Maghreb.

Sans être explicitement proféré dans les dialogues des *Terrasses*, le propos de Merzak Allouache est tout aussi articulé que celui de Nadir Moknèche. L'urbanisme d'Alger dicte au film sa structure chorale, chaque lieu géographique (les quartiers

de Notre-Dame d'Afrique, Bab El-Oued, la Casbah, Telemly, Belcourt) étant une plongée vers une strate populaire de la société. Les diverses prières sur 24 heures donnent le tempo cinématographique et scandent l'avancée scénaristique du film. Néanmoins, la violence, la rage, les pleurs ou les cris n'entament pas une seule seconde l'amour évident que le réalisateur porte à la ville et à ses habitants. Avec une grâce inouïe, il nous livre un condensé d'humanité, loin de la sociologie à l'emporte-pièce et des portraits supposés empathiques car à hauteur de...

fine, aqueuse, jette un voile photogénique sur la ville et l'habille d'un éclat bleuté qui la garde toujours de la morbidité. C'est le miracle du long métrage qui ne fait jamais de la mort un point aveugle.

Au soir du long métrage, tandis que la prière nocturne (*Al-Icha*) retentit, un vieux policier regarde la mer et ses flots qui font corps avec l'obscurité depuis l'une de ces terrasses. On a fait le tour du cadran avec Merzak Allouache, vu le trépas à plusieurs reprises de nos propres yeux, chanté, embrassé. Mais c'est cette



La mère éveillée et son film : Amal Kateb, à gauche

De qui d'ailleurs ? de quoi ? Il n'y a pas d'étalon maître de la nature humaine dans ce film. Allouache pétrit son récit d'héroïnes et de héros en oxymore dont la psychologie et les motivations sont un jeu d'ombres chinoises. Pas de bons, pas de méchants. Les laissés-pour-compte à demi-fous d'une terrasse, Krime, sa mère Aïcha, échevelée et égarée, sa grand-mère courage assassinent leur propriétaire qui menace de les mettre à la rue. Une jolie chanteuse dans le vent est prise à témoin du suicide d'une fan, une jeune femme qui avait été battue sous ses yeux sur la terrasse voisine. Un autre, qui a littéralement pris en otage un homme pour le torturer jusqu'à ce qu'il signe un contrat par lequel il lui cède ses biens, pleure sa mort. Comment ne pas la pleurer, puisque c'est son frère, la chair de sa chair ? Chacun porte en lui un peu d'ombre et de lumière dont il enténébre ou, au contraire, irradie son prochain. L'amour jouxte la haine et la mort. Et celle-ci fauche beaucoup de personnages dans *Les Terrasses* !

Quand une journaliste de télévision s'invite dans une maison en travaux pour filmer un panoramique de la baie d'Alger sur un balcon, elle occulte immédiatement le vieux cimetière de cette vue imprenable. Le chef opérateur est assez circonspect, quant à la réalisation acrobatique et si peu fluide du mouvement que la femme de médias exige. Le spectateur a plutôt envie de lui dire que le cimetière, c'est Alger, là même où elle se tient debout, vit et respire. Pourtant, la lumière qui baigne le long métrage,

profonde sensation vitale que confie ce personnage de flic algérois qui décrit peut-être le mieux le brassage d'émotions multiples et contraires d'*Es-Stoub* : le bien-être d'évoluer libre sur une corniche entre ciel et mer, l'absolu salé en promesse de lendemain, la pluie crachotant sur la tête. Soudain, les images de *La Baie d'Alger* (2011), l'unitaire d'Allouache diffusé sur Arte et consacré aux premiers événements de la guerre d'indépendance en 1955, et celles des *Terrasses* se télescopent. Le passé, le présent. Et cette indicible sensation de liberté. Après le film, le jour se lèvera. ■

LES TERRASSES

ES-STOUB

Algérie/France (2013). 1 h 34.

Réal. et scén. : Merzak Allouache. Dir. photo. : Frédéric Derrien.

Son : Philippe Bouchez, Xavier Thibault, Julien Perez. Mont. : Sylvie Gadmer.

Mus. : Abdelaziz El Ksouri, Mohammed Ghoul, Djamil Ghoul, Fathi Nadjem.

Prod. : Merzak Allouache, Marianne Dumoulin, Jacques Bidou.

Cie de prod. : JBA Productions, Baya Films. Dist. fr. : Les Films de l'Atalante.

Int. : Adila Bendimerad (Assia), Nassima Belmihoub (Selouma),

Ahcene Benzerari (Cheikh Lamine), Aïssa Chouhat (Halim),

Mourad Khen (Hamoud), Myriam Ait el Hadj (Layla),

Akhram Djeghim (Hakim), Amal Kateb (Aïcha).

Voir aussi n° 633, p. 30, Venise 2013.